

---

Pierre FRATH, *Linguistique anthropologique et référentielle*

Préf. par Georges Kleiber, Reims, Sapientia Hominis, 2020, 315 pages

Michelle Lecolle

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22928>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.22928](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22928)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 novembre 2020

Pagination : 448-450

ISBN : 978-2-8143-0586-1

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Michelle Lecolle, « Pierre FRATH, *Linguistique anthropologique et référentielle* », *Questions de communication* [En ligne], 37 | 2020, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 03 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22928> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22928>

---

*Questions de communication* is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



Éd. Le Seuil, 2001 ; J. Boutet, *Le Pouvoir des mots*, Paris, Éd. La Dispute, 2016 [2010]) et leurs rapports de force avec l'ordre des discours intensifiés par la mise en scène médiatique. L'exemple des Tsiganes ou Roms de Bulgarie, victimes de rejet et de racisme, illustre bien les processus de catégorisations et de dénominations. Mais, par le processus de la sociolinguistique de l'émancipation qui consiste à faire entendre la voix des marginaux marqués par une instrumentalisation permanente, C. Canut donne à voir la manière dont les choses influencent les modes et moments de vie des minorés que sont les Roms bulgares dans la prise en compte de leur environnement social.

Retenons que l'ouvrage problématise une sociolinguistique dite émancipée et décomplexée (P. Blanchet, M. Kebbas et A.-Y. Kara, coords, « Pluralité linguistique et démarches de recherche : vers une sociolinguistique complexifiée », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, 2, 2012) et présente avec beaucoup d'intérêt des résultats de terrains très fructueux ; le bilan d'une recherche/action. Il est bien rédigé, très structuré et surtout regorge d'informations « utiles à fois aux spécialistes du langage, en particulier aux étudiants de sciences du langage, mais aussi aux chercheurs intéressés par la place du langage dans les sociétés qu'ils étudient en ayant peu de connaissances de "la linguistique" » (p. 9), comme le mentionne bien les auteurs dans l'introduction du livre. En plus de cela, l'ouvrage aide à mieux cerner les aspects théoriques et pratiques des éléments de sociolinguistique associant l'analyse du discours à la sociologie du langage et à l'anthropologie linguistique. En fin de compte, un autre aspect très réussi est qu'il s'agit bel et bien d'une sociolinguistique politique, c'est-à-dire critique, une sociolinguistique soucieuse de répondre au besoin social par ses méthodes ethnographique et anthropographique.

**Jean-Baptiste Atsé N'Cho**

*Université Alassane Ouattara, Département des sciences du langage et de la communication, Bouaké, Côte d'Ivoire*  
jbatse[at]yahoo.fr

**Pierre Frath**, *Linguistique anthropologique et référentielle* préf. par Georges Kleiber, Reims, Éd. Sapientia Hominis, 2020, 315 pages

Comme son titre le signale, l'ouvrage se situe dans une perspective de linguistique générale, d'observation du fonctionnement du langage humain et du rôle de la langue. Pierre Frath livre ici les résultats de réflexions auxquelles l'ont conduit son expérience

d'enseignement et de recherche, mais aussi et surtout la lecture d'approches « en vogue » en linguistique (linguistique de corpus, cognitivisme, syntaxe formelle, traitement automatique du langage).

À partir de cette fréquentation, émerge chez l'auteur le sentiment récurrent que « quelque chose [ne va pas] dans les approches de la langue » (p. 18) malgré le fait qu'elles produisent des résultats. C'est de cette insatisfaction qu'est issu le livre. La mise en forme des intuitions, puis des propositions alternatives y sont largement développées, appuyées, notamment, sur la référence à la linguistique saussurienne et à celle de Noam Chomsky, sur la référence à la logique et la philosophie (Arthur Schopenhauer, Charles S. Peirce, Bertrand Russell, Ludwig Wittgenstein, François Flahaud plus récemment), mais aussi sur d'autres disciplines (sciences de la nature et neurosciences, robotique, sociologie, anthropologie).

Le parcours se structure en trois parties : d'abord (« État des lieux de la linguistique à la lumière du néo-saussurisme »), une réflexion en amont sur les théories fondatrices de la linguistique contemporaine (Ferdinand de Saussure) et leur réappropriation, voire déformation par différents auteurs. Le fil rouge est ici, à partir des *Écrits de linguistique générale* (Paris, Gallimard, publication par Simon Bouquet et Rudolf Engler en 2002 de textes autographes de F. de Saussure découverts en 1996) confrontés au *Cours de linguistique générale* (Paris, Payot, 1916, le CLG, établi à partir de notes de cours par Charles Bally et Albert Sechehaye et considéré comme la vulgate saussurienne), la conception du signe dans différentes théories, linguistiques et philosophiques : le signe linguistique, signifiant, signifié, mais aussi le rapport du signe à ce qu'il n'est pas – le réel, la vérité.

Une deuxième partie (« Remarques épistémologiques ») dépiste le présupposé, souterrain mais régnant, de la primauté de l'individu sur la société, du dualisme (corps/esprit) et du réductionnisme au sein de différentes disciplines – de l'intelligence artificielle et des neurosciences aux sciences humaines, la linguistique, notamment chomskyenne, n'étant pas en reste. À travers ces approches, aussi diverses soient-elles, ce qui est visé c'est le « fantôme dans la machine » – référence à l'expression *The ghost in the machine* qui, chez Gilbert Ryle (*The Concept of Mind*, London, Hutchison, 1949), désigne de manière critique la conception cartésienne d'un esprit immatériel logé dans le corps. Que ce soit en linguistique, en sciences cognitives ou en neurosciences, on retrouve cette conception lorsque le langage est considéré comme

émanant d'une conscience qu'il s'agirait de rendre manifeste, d'une pensée préexistante à exposer, d'un esprit-cerveau créant un message cohérent à partir de différents systèmes sensoriels (voir p. 130, à propos des neurosciences). Un autre impensé, « Le saut du métalinguistique à l'ontologique », constitue le titre d'un chapitre de la première partie, mais est en réalité présent tout au long de l'ouvrage lorsqu'est pointée la pratique consistant à « transformer » des catégories descriptives en réalités (« ce qu'on a dit, est », p. 144), en d'autres termes à confondre théorie et faits empiriques.

Enfin, la troisième partie (« Une conception anthropologique et référentielle de la langue ») revient vers la linguistique, en quelque sorte par cercles concentriques, d'abord avec la question de l'origine du langage, puis en présentant la conception « anthropologique, référentielle et cognitive » de la langue, par plusieurs mises en perspectives sur des questions centrales en sémantique et plus largement en linguistique (dénomination, polysémie, grammaire, linguistique de corpus, phraséologie...) – on revient plus loin sur certaines. Même si cette dernière partie manque parfois d'unité, l'ensemble de l'ouvrage présente une grande cohérence, aussi bien dans les positions défendues – les êtres humains comme « membres de communautés » et non comme « singularités communicantes » (p. 298), la langue comme milieu, la primauté de l'habitude et de l'usage dans les pratiques linguistiques par opposition à l'application (supposée) de règles – que dans la progression de la réflexion et dans la convocation, jamais gratuite, des différentes disciplines. L'expression est toujours claire, le ton résolu, parfois très affirmatif ; les illustrations – surprenantes, dans certains cas, par leur engagement philosophique ou moral – sont nombreuses et appropriées. Bref, très bien documenté, exigeant sans être obscur et maniant une argumentation toujours didactique, l'ouvrage propose une mise en relation structurée entre différentes conceptions scientifiques et philosophiques de l'homme et du langage.

Dans ce qui suit, on se centrera sur quelques points (la dénomination, la conception de la langue) développés dans la troisième partie mais présents en réalité dans l'ensemble et qui sont autant de facettes du point de vue général de l'ouvrage, résumés ici : « La langue est un des trois milieux dans lesquels nous vivons, les deux autres étant le milieu naturel et le milieu humain [...]. Pour l'espèce humaine, la langue constitue un accès privilégié aux deux autres milieux » (p. 177-178).

La *dénomination* comme problème théorique est un thème récurrent en sémantique référentielle et chez P. Frath lui-même. Pour la linguistique française, c'est à Georges Kleiber qu'il revient d'avoir défriché le champ. Dans deux articles célèbres, « Dénomination et relations dénominatives » en 1984 (*Langages*, 76, p. 77-94) puis « Remarques sur la dénomination » en 2001 (*Cahiers de praxématique*, 36, p. 21-41), ce dernier pose la différence, parmi les expressions permettant de référer à un élément, entre *dénomination* et *désignation*. Alors que la première – expression libre, périphrase – est de création libre, ne faisant pas appel à une stabilité interindividuelle, la dénomination, elle, renvoie à une convention, une habitude associative entre mot du lexique et ce qu'il est supposé désigner. C'est à partir de ce point que P. Frath développe ses propres problématiques, appuyant, ici tout particulièrement, les adjectifs *anthropologique* et *référentielle* du titre. Car, d'abord, qui dit convention dit collectivité, société, publicité : « Une dénomination, même d'une sensation personnelle, est toujours publique : elle n'a de sens *pour moi* que parce qu'elle existe *pour nous* » (p. 199). Dans cette logique, dénomination suppose lexicalisation de l'unité, c'est-à-dire intégration dans le lexique commun (voir l'expression *marche blanche*, d'abord purement descriptive puis conventionnalisée). Ensuite, la dénomination exerce un effet structurant et même fondateur sur nos perceptions : « Un grand nombre de nos perceptions ne sont pas associées à des dénominations, et nous les ignorons purement et simplement » (p. 198) ; la dénomination conduit à différencier des objets (exemple de l'opposition *fleuve/rivière* en français). Ainsi la dénomination possède-t-elle un aspect « démiurgique » (p. 205), non pas au niveau individuel, mais social. De nombreux exemples de dénominations permettant (ou pas) de distinguer des catégories (un seul mot en français pour le jus de fruits, trois en russe) d'objets en partie (voiture/moteur/volant), de dénominations métalinguistiques, enfin, d'objets « réels » (gruyère, maison) versus « anthropologiques » (amour, liberté) venant illustrer cette puissance « démiurgique » de la dénomination : « [les choses] La puissance *démiurgique* de la dénomination nous les présente de manière séparée, ce qui leur donne leur existence » (p. 217). On voit ici une manière, encore, d'affirmer que la langue nous « ensorcelle », comme le rappelle P. Frath citant L. Wittgenstein.

À la lecture de cette démonstration, une question émerge, celle de la place et du rôle du discours : en effet, le discours introduit (au moins) un autre niveau, celui de l'emploi d'une dénomination dans l'énoncé, lieu de l'affirmation ou du doute sur l'existence d'un objet – ce

qui est crucial lorsqu'une telle existence est discutable comme avec un *réseau terroriste* (existence supposée) versus le *réseau terroriste* (existence affirmée) –, lieu de son insertion dans un type de texte, qui influe sur la prise en compte de l'existence (presse, texte de fiction). Dans ce cas, la question métaphysique (existence ou pas) ne se pose manifestement pas de la même manière pour la dénomination elle-même et pour son emploi.

De fait, cette réflexion à propos de la dénomination conduit à une autre, plus générale : quelle conception de la langue ? En cohérence avec la perspective de l'ouvrage (linguistique *référentielle*) et notamment, dans la première partie, avec le développement sur le signe et la défense du point de vue nominaliste, le propos de la troisième partie et les exemples présentés sont centrés sur des unités lexicales – fussent-elles envisagées (chap. 6) dans un cadre phraséologique qui permet de montrer que les significations reposent sur des usages et des habitudes. Cette conception wittgensteinienne parcourt l'ensemble du livre, sans pour autant que ces usages soient envisagés en tant que tels, et en particulier contextualisés – ce n'est pas le propos de l'auteur. Pour autant, la centralité de la *langue* interroge. Son pendant chez F. de Saussure (la *parole*, présente dans le *CLG*, mais aussi dans les *Écrits*) n'est pas ou peu abordé, et tout se passe comme si la langue était implicitement considérée comme le tout (sans reste) des faits linguistiques. Vient à l'appui de ce sentiment la présence de formules telles « la langue commune est [...] le lieu de la vérité » (p. 62), et (à propos de la reformulation de vérités scientifiques) « si une telle vérité est reprise par d'autres, elle finit par entrer dans la langue » (p. 63), qui, d'une part, rapprochent des entités d'ordres différents (la langue, la vérité) et, d'autre part, rapportent à la *langue* des phénomènes relevant tout autant du dialogue, de l'argumentation et de l'interdiscours et passent sous silence, par exemple, les différences de contexte et de statut des énonciateurs.

On ne saurait demander à l'auteur de tout embrasser ; le tropisme souligné est d'ailleurs lié au choix d'une approche philosophique et à la défense d'une conception générale de la langue comme milieu. Cette démarche résolument englobante, appuyée par un large éventail de références théoriques, cohérentes et toujours travaillées en profondeur, fait de *Linguistique anthropologique et référentielle* un apport incontestable pour la linguistique mais peut-être également pour d'autres sciences humaines et sociales.

**Michelle Lecolle**

Université de Lorraine, Crem, F-57000 Metz, France  
michelle.lecolle[at]univ-lorraine.fr

**Roselyne KOREN, *Rhétorique et éthique. Du Jugement de valeur***

Paris, Classiques Garnier, coll. L'Univers rhétorique, 2019, 324 pages

Je ne suis pas rhétoricien, pas même analyste de discours des médias, mais essentiellement sociologue. C'est comme tel que je me confronte au problème central posé par le livre de Roselyne Koren : quelle place donner au jugement de valeur dans une recherche qui met en jeu des discours controversés, à circulation sociale massive ?

L'autrice ancre sa démonstration dans une discipline : la rhétorique argumentative « conçue comme un arsenal de techniques mais aussi comme une éthique discursive » (p. 124). Elle engage le dialogue, d'abord avec les sciences du langage, revendiquant une spécificité dans l'univers francophone où, dit-elle, la neutralité axiologique est devenue dominante et les valeurs reléguées dans les marges de la recherche. La référence centrale est Chaim Perelman, qui accepte d'emblée de placer le jugement de valeur au cœur de la recherche rhétorique et se donne pour but « de remplacer les axiomes et les raisonnements déductifs par des délibérations critiques intersubjectives » (p. 35). Elle s'intéresse moins au catalogue de procédés rhétoriques de C. Perelman qu'au soubassement philosophique de ses travaux, se proposant d'en « valoriser un aspect méconnu [...] et pourtant séminal : l'argumentation des valeurs, la logique du préférable et leurs liens avec la liberté et la responsabilité du sujet d'énonciation » (p. 280).

Mais, et ici l'autrice marque une ambition, elle se situe dans un réseau (inter)disciplinaire plus complexe. La première partie de l'ouvrage (« Prises de position épistémiques », p. 29-142) aboutissant à une « apologie et réhabilitation du jugement de valeur », offre un débat sur les valeurs allant au-delà de la rhétorique. Aux côtés de C. Perelman, R. Koren enrôle les philosophes Michael Walzer et Bertrand Williams, le sociologue Raymond Boudon, ainsi que, pour les spécialistes du langage, Alain Rabatel, Marie-Anne Paveau, Olivier Reboul, Ruth Amossy et bien d'autres auteurs. Dans ce champ, elle s'en prend non seulement au tenant de la neutralité, mais à une autre forme de critique, celle de la *critical discourse analysis* (Norman Fairclough, Ruth Vodak), qui rejette la neutralité épistémique au nom d'une critique du discours en tant qu'outil de domination.

Au fond, la position défendue est très proche de celle de certains sociologues, peut-être moins de